

Zeitschrift: Zürcher Taschenbuch
Herausgeber: Gesellschaft zürcherischer Geschichtsfreunde
Band: 30 (1907)

Artikel: Madame de Vandeul an Leonhard und an Heinrich Meister : 1786 und 1818
Autor: Usteri, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-985764>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Jakob Heinrich Meister.

Madame de Vandeuil an Leonhard und an Heinrich Meister.

1786 und 1818.

Mitgeteilt von Prof. Paul Usteri.

Marie-Angélique Diderot¹⁾, die einzige Tochter des berühmten Philosophen, hatte im Jahre 1772 Herrn von Vandeuil²⁾ geheiratet. Sie machte bei ihrem Vater die Bekanntschaft des

¹⁾ Geb. 2. September 1753, gest. 3. Dezember 1824.

²⁾ Caroilhon de Vandeuil, écuyer, trésorier de France, starb vor 1816. Ein Enkel desselben, gest. im Oktober 1904, wurde 90 Jahre alt (v. Journal des Débats, 4 octobre 1904). Sein in Paris lebender Sohn, Graf Albert de Vandeuil, besitzt auf seinem Gute (v. S. 183, Anm. 1) ein gelungenes Bild seiner Urgroßmutter, das leider hier nicht verwendet werden konnte.

Zürchers Heinrich Meister¹⁾), der in Paris seinen schriftstellerischen Beschäftigungen oblag, und sie blieb mit ihm in freundschaftlichen Beziehungen. Oft erzählte er ihr ohne Zweifel vom lieblichen Zürichsee, an dessen Ufern er seine Jugend verlebt hatte. Zur selben Zeit war es allmählig Mode geworden, die schöne Schweiz zu bereisen. Im Jahre 1786 kamen Herr und Frau von Vandeuil nach Zürich und wurden hier von Leonhard Meister²⁾), dem Vetter Heinrichs, empfangen und herumgeführt. Diesen kurzen Besuch behielt Madame de Vandeuil in angenehmer Erinnerung, wie wir aus zwei Briefen ersehen, die hier zum erstenmal im Druck erscheinen. Sie sind ein schmeichelhaftes Zeugnis für das damalige Zürich, umso mehr, als sie von einer bedeutenden und geistreichen Pariserin herrühren.

Andere Briefe von ihr befinden sich in Heinrich Meisters *Voyage en Angleterre* (1792), in den *Lettres inédites de M^{me} de Staël à Henri Meister*, Paris, Hachette, 1903 und in der *Revue Bleue* vom 24. September 1904. Weitere Veröffentlichungen werden wohl nicht ausbleiben.

¹⁾ 1744—1826. S. Breitinger, *Studien und Wandertage und Revue des deux mondes*, 1^{er} November 1902.

²⁾ 1741—1811. Professor der Geschichte an der Kunsthalle von 1773—1791. Verfasser zahlreicher Schriften literarischen und historischen Inhalts. Einige derselben beweisen, sagt sein Biograph, daß auch klassischen Wert zu erreichen, ihrem Verfasser nicht zu schwer gewesen wäre, wenn er die ihm allzu lästige horazische Regel („Neun Jahre behalte das Geschriebene in Händen“, *Ars poetica*, 386—390) dem leichtern Schnellschreiben vorgezogen hätte. Er wurde 1791 zum Rücktritt von seiner Lehrstelle veranlaßt, wohl eher wegen der freisinnigen Ideen, die er im Unterrichte durchblicken ließ, als, wie seine Gegner behaupteten, wegen der Lehrmethode. Hatte er doch 1788 einen verlockenden Ruf nach Bern erhalten, aber abgelehnt. Bis zu seinem Tode besorgte er dann Landpfarreien, die ihn der ökonomischen Sorgen enthoben und Muße zu literarischen Arbeiten ließen. 1799 und 1800 finden wir ihn vorübergehend in Luzern und Bern als helvetischen Regierungssekretär. Guard nennt ihn scherhaft « le Jacobin ».

Sein von Deri gemaltes lebensgroßes Bild befindet sich auf der Stadtbibliothek.

I.

Madame de Vandeul an Leonhard Meister in Zürich.

Langres en Champagne¹⁾, le 19 octobre 1786.

Je croirais, Monsieur, manquer à la reconnaissance très essentiellement si j'attendais mon retour à Paris pour vous témoigner celle de M. de Vandeul et la mienne. Je ne puis que très faiblement vous exprimer combien nous sommes touchés l'un et l'autre des bontés sans nombre dont vous nous avez comblés. Nous sentons, Monsieur, tout le prix du temps que vous nous avez sacrifié. Il fallait un bien grand fond de patience et de complaisance pour n'être pas excédé de traîner par un temps aussi épouvantable des étrangers aussi indiscrets. Pardonnez-nous d'en avoir ainsi abusé; il nous serait bien doux d'avoir notre revanche, et je vous assure qu'après le plaisir d'avoir fait votre connaissance, le plus vif que nous puissions éprouver, serait celui de vous recevoir et de jouir encore de votre aimable société.

Après vous avoir dû tout le bonheur dont nous avons joui à Zurich, il faut encore que vous ayez la bonté de vous charger d'exprimer notre reconnaissance à M. Gessner²⁾; la lecture de ses charmants ouvrages m'avait inspiré le plus violent désir de voir sa personne, et je ne puis vous dire combien j'ai eu de plaisir à lui trouver la bonté, la douceur et la sensibilité qu'il peint avec tant de délicatesse et de vérité. Je vous supplie, Monsieur, de lui présenter mon respect. Je

¹⁾ In Langres, der Geburtsstadt ihres Vaters Diderot, der 1784 starb, hatte Mme de Vandeul vielleicht noch Verwandte, auch besaß ihr Gatte vielleicht damals schon seine Hüttenwerke in der Nähe von Langres, in Auberive, wo 30 Jahre später Mme de Vandeul die Sommermonate zu verbringen pflegte und wo sich jetzt noch das Familiengut befindet.

²⁾ Der bekannte Idyllendichter Salomon Gessner, 1730—1788.

n'ai osé le supplier de me faire connaître sa famille, j'ai craint de l'importuner, mais si j'avais demeuré un jour de plus à Zurich, je crois que je vous aurais tourmenté pour me faire voir encore une fois ce célèbre peintre des vertus et de la nature.¹⁾

Je ne puis m'empêcher de vous supplier de nous rappeler au souvenir de M. le conseiller Hirzel²⁾; je n'oublierai jamais sa conversation intéressante et son aimable gaîté.

Je ne sais pas trop si je me suis conduite au Conseil avec toute la gravité due à cette auguste assemblée; mais pour être étourdie, je n'en suis pas moins reconnaissante et je me recommande à son indulgence.

Vous croyez, Monsieur, être débarrassé de moi, point du tout! mes billets ressemblent à mes courses, je ne m'arrête que lorsque je suis lasse, ainsi il faut encore que vous m'accordiez avec M. de Lizerain³⁾, et lui témoigniez combien nous sommes sensibles aux marques d'amitié qu'il a données à mon père dans ses enfants.

J'ai eu bien du regret de ne pouvoir me faire entendre

¹⁾ Auch Diderot war ein Verehrer Geßners. Als er hörte, daß letzterer neue Idyllen veröffentlichen wolle (1772), ließ er ihn durch Heinrich Meister bitten, sich mit zwei moralischen Erzählungen beteiligen zu dürfen, worin unser Dichter natürlich gern willigte. Sie finden sich in den „Neuen Idyllen“ am Anfang der französischen und am Schluß der deutschen Ausgabe: „Diderot vous supplie, Monsieur,“ schreibt Heinrich Meister an Geßner, „d'être bien persuadé qu'il n'y a peut-être pas un seul homme en Europe qui vous admire aussi profondément que lui.“

²⁾ Hans Caspar Hirzel, mit dem Beinamen der „Philanthrop“, (1725—1803), Verfasser des Philosophischen Bauers (Kleinjogg). Seinem Freunde Heinrich Meister widmete er die Schrift: Über wahre Religiosität mit Toleranz verbunden, Zürich 1800.

³⁾ In einem Briefe an Heinrich Meister in Paris, datiert vom 23. März 1776, schreibt Geßner: „Empfehlen Sie mich unserm Lizerain.“ Näheres über ihn ist uns nicht bekannt.

de Madame Meister, son intéressante physionomie annonce tout ce que nous avons perdu en ne pouvant causer avec elle.¹⁾ Voulez-vous bien être notre interprète et lui présenter le respect de M. de Vandœul et mes tendres compliments.

Adieu, Monsieur, permettez que je vous renouvelle les remerciements de mon mari et les miens. Rien n'effacera de notre âme le souvenir de vos excellents procédés pour nous et pour notre enfant; dans un âge plus avancé, nous le chargerons d'aller vous renouveler tous les sentiments de l'estime distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble servante

Diderot de Vandœul.²⁾

¹⁾ Leonhard Meisters Gattin war eine geborene Maria Steffan von Zürich. Zur Zeit ihrer Verlobung erwähnt sie ihr künftiger Onkel, Pfarrer Meister in Küsnacht, in einem Briefe an Bodmer (20. Mai 1779): „Autant que j'en puis juger tant par les lettres de notre jeune Zurichoise que par les conversations que nous avons eues ensemble durant un couple de jours qu'elle a passés chez nous, elle est plus capable de comprendre, de goûter les leçons de son amant qu'Agnès celles du seigneur Arnolphe.“ S. Molière, l'Ecole des femmes. Und in Leonhard Meisters Tagebuch lesen wir: „Es war im Sommer 1779, daß ich mich mit meiner ewig geliebten treuen Lebensgefährtin verheiratete, der liebenswürdigen Tochter sehr achtungswürdiger Eltern. Für sie schrieb ich die Sittenlehre der Liebe und Ehe, wovon bald nachher eine zweite vermehrte Ausgabe (bei Steiner in Winterthur) herauskam...“

²⁾ Nach französischem Brauch steht der Name des Vaters vor dem des Gatten. —

In seinen Erinnerungen (S. Schweizerisches Museum, 1816, p. 553) sagt Leonhard Meister, er habe kleine schweizerische Lustreisen mit interessanten Ausländern..., zuweilen auch mit liebenswürdigen Damen, von Reizenstein, von Bauer, La Roche, Vandœul-Diderot gemacht, wonach sich vermuten ließe, Frau von Vandœul habe ihren Besuch in der Schweiz wiederholt. Ein von der französischen Revolution handelnder Brief an diese Dame ist abgedruckt in L. Meisters Bändchen: Briefe an Freundinnen, Wien 1794.

J'espère n'être pas trop impolie en joignant à cette lettre un billet pour M^{me} Burkli.¹⁾

II.

Madame de Vandeuil an Heinrich Meister in Zürich.

Zweiunddreißig Jahre später (1818) verdankt Madame de Vandeuil ihrem alten Pariser Freunde Heinrich Meister die Zustellung seines Bändchens *Voyage de Zurich à Zurich* und dieser zweite Brief interessiert uns Zürcher umso mehr, als wir daraus ersehen, daß die Einzelheiten dieses längst vergangenen Besuches aus ihrem Gedächtnis nicht verschwunden waren.

3 novembre 1818.

..... Sachez que votre petit *Voyage*²⁾ m'a fait un extrême plaisir, que je crois qu'il serait à désirer que ceux qui

¹⁾) Gattin des Zunftmeisters und Literaten Johannes Bürkli, eine geb. Ursula Schultheß aus dem Rechberg. Sie heiratete nach dem Tode (1804) ihres Mannes ihren Jugendfreund Heinrich Meister. Letzterer idealisiert sie in seiner Novelle *Adèle ou la Nouvelle Aline*, s. *Cinq nouvelles helvétien*nes, 1805. Die deutsche Übersetzung von Thorherr Heinrich Hirzel hat statt *Nouvelle Aline* den Namen *Adelheit* gewählt.

Nach einem 1811 in Paris gemalten, in Bern aufbewahrten Aquarell muß diese Dame auch in späteren Jahren eine liebliche Erscheinung gewesen sein. Im Jahre 1798 schreibt Guard, der oben genannte Redaktor des *Publiciste*, an H. Meister: „Je ne puis vous dire combien je trouve Madame Burkli digne de votre amitié, jamais la bonté d'une âme tendre ne s'est peinte en caractères plus lisibles sur une physionomie.“

²⁾) *Voyage de Zurich à Zurich*, par un vieil habitant de cette ville. Zurich, Orell Füssli, 1818. Die Zürcher *Wochenchronik* von 1903, №. 27—31, giebt Auszüge aus diesem selten gewordenen Büchlein, von dem 1826 eine zweite, der Gräfin von Sainte Aulaire gewidmete, vermehrte Auflage erschienen war. Nach dem Tode des Verfassers folgte eine deutsche Übersetzung: *Reise eines älteren Zürchers durch Zürich*. Mit Anmerkungen begleitet von einem jungen

peuvent avoir votre talent et vos connaissances, en fissent autant pour chaque ville de la Suisse, et que ces précis fussent ajoutés à l'histoire étendue de votre patrie, soit que vous ayez une histoire bien faite, ou qu'elle soit à faire. Mais ce petit volume contient tant de recherches que je ne saurais dire si beaucoup d'hommes en sont capables ... En vain j'y ai cherché chose qui pût déplaire¹⁾. Ce ne sont pas ceux qui peuvent être fiers de l'origine de votre patrie qui peuvent être mécontents. Ce ne sont pas ceux qui aiment la poésie qui n'ont pas été charmés de vos morceaux descriptifs, ce ne sont pas les savants et les littérateurs que vous avez tous distingués et loués, ce ne sont pas ceux qui sentent le prix des établissements publics, de la gloire qu'ils répandent dans leur pays, de l'utilité dont ils sont au bonheur de leurs semblables, qui, ce me semble, ont quelque chose à dire Les notes sont fort intéressantes. L'ouvrage est trop court pour moi²⁾. J'ai en partie pu refaire ce voyage en pensée. Je logeais dans

Nicht-Zürcher. Zürich, Drell Fülli, 1828. — Schon 1816 erschienen in der Leipziger Zeitung für die elegante Welt (22.—31. Oft.) mehrere „Ansichten von Zürich“ betitelte, der Beschreibung unserer Stadt gewidmete Artikel. Sie stammten aus der französischen Handschrift Heinrich Meisters und wurden, wie uns Herr Dr. Paul Hirzel mitteilt, von seinem schon erwähnten Großvater, Chorherrn Heinrich Hirzel, für diese Zeitung ins Deutsche übersetzt.

¹⁾ Den Zürcherinnen missfielen nämlich gewisse Bemerkungen Meisters, z. B. über unsern rauhen, den Mund verunzierenden Dialekt und, horribile dictu ! über die geringe Zahl hübscher Frauen in Zürich.

²⁾ Dem Büchlein ist eine hübsche historische Erzählung (Hadeloub) angehängt, die den Leser in die poetischen Zeiten des Rittertums und der Troubadours versetzt: « Elle est charmante, écrit M^{me} de Vandeul, pleine de délicatesse et de grâce, mais son dénoûment est pénible ... » Es scheint, daß Gottfried Keller, als er seinen Hadeloub schrieb, dieselbe nicht kannte. Abgesehen davon, daß seine Novelle sich in größerem Rahmen ausdehnt, ist sie ganz verschiedenen Inhalts. Nur das Anheften der Liebesbotschaft an das Kleid der Schönen ist gemeinsam.

une maison appelée, je crois, l'Epée. Il me semble que je voyais le lac de ma fenêtre. Je vois d'ici le cabinet d'histoire naturelle d'un vieillard très aimable qu'on appelait le chanoine Gessner¹⁾. Je ne puis me rappeler s'il s'appelait ou non Conrad. Je me rappelle l'église²⁾, où j'ai été entendre prêcher Lavater, la bibliothèque³⁾ où l'on me montra le manuscrit de Jeanne Grey et les lettres de Henri IV. Je me rappelle d'avoir été emportée d'étonnement de l'immensité de livres de théologie que ce genre de dispute de secte avait enfantés. Je suis entrée dans la maison des orphelins⁴⁾ qui me parut un noble monument d'humanité, car donner du pain à l'indigence est peu de chose, mais former des hommes, est un bienfait réel et durable. Je

¹⁾ Chorherr Johannes Gessner, 1709—1800, Stifter der naturforschenden Gesellschaft. Sein Vorfahr, der berühmte Gelehrte Conrad von Gessner (der „deutsche Plinius“), gehört dem 16. Jahrhundert an (1516—1565). Unsern Botanischen Garten zierte das Bronzebrustbild des letztern.

²⁾ Die St. Peterskirche, wo Lavater von 1778 bis zu seinem Tode (1801) als Diacon wirkte.

³⁾ Die Stadtbibliothek.

⁴⁾ Von diesem Gebäude, das bald bauliche Veränderungen erfahren und zu einem andern Zwecke verwendet werden soll, sagt Heinrich Meister am selben Orte: „La maison des orphelins est encore un assez beau bâtiment, et d'autant plus remarquable qu'il est dépourvu de tout ornement étranger aux convenances de sa destination. Cette maison philanthropique a été fondée en 1765, d'après la proposition et les plans de M. le Statthalter Henri Escher; elle est dans une situation très salubre sur un des coteaux qui bordent la Limmat à l'extrémité septentrionale de la ville. Cent enfants y sont entretenus gratuitement et reçoivent tous les soins d'une éducation propre à les préparer à l'état auquel ils paraissent destinés par le développement de leurs dispositions et de leur talent.“ Seitdem hat sich die Zahl der Zöglinge etwas vermindert, doch sorgt der Waisenvater auch für 20—30 ausgetretene Konfirmierte beiderlei Geschlechts. Übrigens bestand laut S. 66 der Übersetzung von jener ein freundliches Band zwischen den Ausgetretenen und der Vorsteherchaft.

ne sais si l'Eloge de la vieillesse¹⁾ porte sur [a pour auteur] M. Hirzel, qui était très gai et avec lequel je dînai chez M^{me} Meister, alors Bürkli. Ce dont je me souviens le mieux, est de sa maison²⁾, de sa bonne réception, des habitudes aimables de ce logis. L'aimable enfant nous attendait avec des roses. Je suis encore assise sur un canapé vert chez votre chère sœur³⁾ qui me combla ainsi que sa bonne cousine, et le cousin Léonard, d'une gaîté⁴⁾ et d'une complaisance infinie, car il prit la peine de trimer avec nous pour satisfaire notre curiosité. Vous croyez bien que les figures des individus restent à jamais dans la pensée, et je me suis souvent félicitée d'avoir fait ce voyage à l'époque où j'ai pu voir Lavater et Gessner. ...

¹⁾ Salomon Hirzel (1727—1818), Bruder des „Philanthropen“ Hans Caspar, schrieb das Lob des Alters, das sich auf unserer Stadtbibliothek nur in H. Meisters Übersetzung erhalten hat. (Eloge de la vieillesse par un ancien magistrat. Traduit de l'allemand par un des ses concitoyens. 1818). Meister erwähnt darin, daß Hirzel, nachdem er sich lange Jahre in den höchsten Stellen dem Staatsdienste gewidmet hatte, historische Studien sowie die Abfassung der Zürcherischen Jahrbücher und die Herausgabe der Neujahrsblätter der Stadtbibliothek bis zu seinem Ende fortsetzte. Er erreichte als ältester Bürger der Stadt das Alter von 92 Jahren.

²⁾ Oberer Hirschengraben 20. Das Haus trug früher wegen seiner langjährigen Besitzer den Namen „Bürklihaus“. Obwohl vielleicht 200 Jahre alt und im einfachsten Stile gebaut, hat es infolge der stattlichen Dimensionen und hohen Mansarde immer noch ein vornehmes Aussehen.

³⁾ Wilhelmine Meister wohnte nach dem Tode ihres Vaters, Dekans in Rüsnacht, bei ihrem Vetter Leonhard. Sie starb im Jahre 1810.

⁴⁾ Der Abbé Berthold röhmt in seinem Elogio di Gessner die „pronti e saporiti motti del sig. Meister.“